

La mer transfigurante

Andrée CHRISTENSEN, *Depuis toujours, j'entendais la mer*,
Éditions David, Ottawa, 2007, 306 p.

Gilles Lacombe

Numéro 136, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41023ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacombe, G. (2007). Compte rendu de [La mer transfigurante / Andrée CHRISTENSEN, *Depuis toujours, j'entendais la mer*, Éditions David, Ottawa, 2007, 306 p.] *Liaison*, (136), 64–64.

La mer transfigurante

GILLES LACOMBE

Andrée Christensen

Depuis toujours,
j'entendais la mer

ROMAN-TOMBEAU

LE ROMAN D'ANDRÉE CHRISTENSEN, *Depuis toujours, j'entendais la mer*, est un livre étonnant, peut-être en raison de l'intensité du ton qui ne déroge jamais ou presque, expression d'une fascination inscrite au cœur même de chacune de nos vies, d'où elle rayonne comme un mystère de plus en plus évident. C'est l'évidence de ce mystère qui anime ce roman.

Le thème en est, bien sûr, la mort et l'étrange mariage qu'elle consomme avec la vie. Le regard insistant, lucide, multiple et pénétrant posé sur la mort et sa valeur initiatique détermine l'intensité du ton de ce roman, sa poignante gravité et l'aspect souvent excessif des émotions et des événements. Mais cet emportement est modulé par un style de grandes justesse et précision, dû à la maîtrise du vocabulaire, de la thanatopraxie par exemple, dû également à la sobriété de la narration d'événements extraordinaires, en raison aussi du rythme régulier, fluide et tout en douceur des phrases. Le texte en prend ainsi une facture presque classique et devient une espèce de mélodie orphique évoquant l'histoire exaltante, tragique, héroïque et mystique d'un homme, Thorvald, qui, traversant une série d'épreuves toutes liées à la mort, finit par acquérir une sérénité dans l'acceptation de sa mort conçue comme le retour à la mer de ses origines.

Le texte est investi d'allusions, vulgarisées, aux mythologies égyptienne, grecque et scandinave surtout. Aussi son réseau de symboles est-il dense et complexe. La mer, génitrice et destructrice, y joue le rôle fondamental. Un ample bestiaire y est déployé et les lieux y prennent souvent des valeurs symboliques, en particulier la morgue où se déroulent plusieurs événements importants. Le corps est, à son tour, thématique : regard, main, visage ; corps figé dans l'éternité par la mort, ressuscité par l'art ; corps usé, déposé dans l'infini de la mer.

Personnages et événements y ont pour fonction de révéler au personnage principal un aspect du mystère des choses. L'intrigue est donc une succession de dévoilements et les personnages, en particulier Erland le père adoptif, des initiateurs. Par ailleurs, tous les personnages féminins auxquels Thorvald est lié, mère, sœur jumelle, amie d'enfance, mère adoptive, épouse et fille meurent prématurément sans que celui-ci n'ait le temps d'en recevoir l'amour dont il a besoin. D'où sa culpabilité, son perpétuel état de manque, sa quête pour retrouver l'éternel féminin et la Mer. Sa mort, suicide lumineux, sera une résorption dans l'Unité perdue et enfin retrouvée.

Il s'agit donc d'un roman d'apprentissage dont la perspective est mystique. Mais d'un mysticisme qui demeure largement sensuel ou cosmique ; tout se passe à l'intérieur

de cette vie, l'autre vie, après la mort, n'étant guère évoquée, tout comme le paradis, l'au-delà et Dieu lui-même. Mais la vie terrestre est présentée comme un domaine magique et spirituel animé de rêves prémonitoires, de voix mystérieuses, d'auras entrevues, de découvertes foudroyantes, de symbioses avec la nature et d'énigmes parfois irrésolues comme l'identité de l'épouse, disparue dans le cœur infini de la mer *grouillante de vie* : son tombeau vivant, qui deviendra aussi celui du personnage principal, à l'image du roman lui-même qui s'affirme roman-tombeau. Ou roman-momie, roman-funérailles, roman-sarcophage, mer-roman grouillante de mots.

Le texte se présente ainsi comme une mise en scène de l'écriture et de l'art en général puisque l'autobiographie du personnage principal, Thorvald, qui constitue l'essentiel du roman, est l'œuvre d'un personnage, Andréa, sa cousine. Celle-ci reçoit de Thorvald, inconnu et décédé, des documents autobiographiques décousus et l'invitation de raconter sa vie, de le faire renaître à la vie de l'art, de lui donner une voix. Ce travail d'écriture sera, pour l'écrivaine, une épreuve initiatique et son récit de la vie de Thorvald deviendra la cristallisation de l'identité véritable de cet homme. Si la mort révèle la vérité d'une vie, il en est ainsi de l'écriture transfigurante. Le vrai visage est transfiguré comme le nom caché et véritable que recherche Thorvald est le nom d'un dieu et le sien.

Il y a, dans ce texte, une féroce détermination à se rendre au bout du possible nécessaire pour y trouver enfin l'apaisement et la complétude. Comme s'il fallait mourir pour découvrir son identité et animer la voix des vivants. Mourir, tout comme vivre à la lumière des morts, serait donc entrer dans le domaine fabuleux de l'imaginaire pour devenir personnage et auteur. Et l'imaginaire est le portique du sacré. C'est dans ce domaine que nous fait pénétrer le roman d'Andrée Christensen. La densité de sa réflexion, le courage fragile de son écriture et sa volonté de dire, à tout prix, l'essentiel, le font rayonner de l'étrange envoûtement qui se dégage des territoires transfigurés. ■

Andrée CHRISTENSEN, *Depuis toujours, j'entendais la mer*, Éditions David, Ottawa, 2007, 306 p.

Gilles Lacombe est poète et artiste visuel. Il enseigne à temps partiel au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa.



Les Éditions David